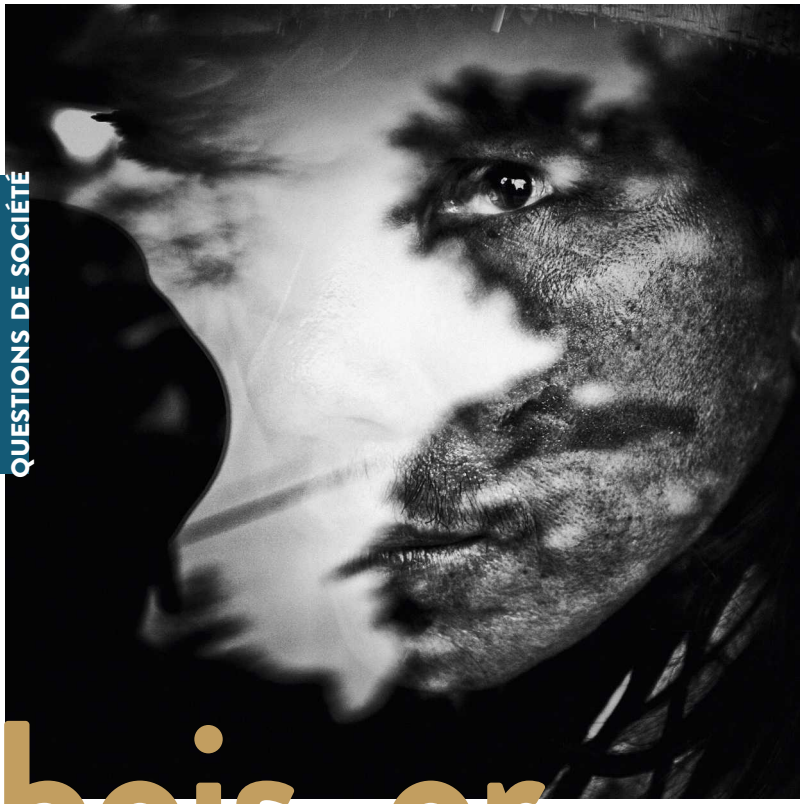
QUESTIONS DE SOCIÉTÉ



bois, or, pétrole

les guerres invisibles

Traduit de l'espagnol (Pérou) par Myriam Chirousse

JOSEPH ZÁRATE

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

D'invisibles guerres font rage au cœur du Pérou – pour le bois, pour l'or, pour le pétrole. Les industries extractives accaparent les ressources les plus précieuses du pays et les terres des communautés indigènes de l'Amazonie et des Andes, dont elles précipitent la disparition.

Le journaliste péruvien Joseph Zárate nous plonge dans la forêt tropicale, ce monde aux traditions ancestrales où des héros locaux, activistes au courage exceptionnel, combattent les compagnies et se heurtent à la corruption du pouvoir politique.

Parmi eux, le chef asháninka Edwin Chota, qui a lutté contre l'abattage illégal jusqu'au jour où il a été assassiné par des trafiquants de bois ; l'agricultrice Máxima Acuña, qui résiste à une compagnie minière cherchant par tous les moyens à l'exproprier ; ou encore la communauté awajun, qui boit de l'eau contaminée : une faille dans un oléoduc a provoqué une marée noire dans le fleuve Chiriaco et les rivières alentour. La compagnie pétrolière rémunère "grassement" les autochtones pour nettoyer l'environnement, sans les prévenir des risques sanitaires.

Joseph Zárate a enquêté sur la contrainte que les faits exercent sur les décisions humaines. Dans ces régions, des guerres ont lieu que personne, officiellement, n'appelle "guerres". Des guerres économiques. Des guerres qui opposent différentes visions du progrès. Des guerres pour la préservation des terres et d'une identité. Des guerres qui se propagent de génération en génération, tel un héritage lourd et silencieux.

BOIS, OR, PÉTROLE

"Questions de société"

JOSEPH ZÁRATE

Joseph Zárate, né à Lima (Pérou) en 1987, a grandi au sein d'une famille aux racines amazoniennes. Journaliste d'investigation et éditeur, il a collaboré aux revues Etiqueta Negra *et* Etiqueta Verde*, et participé à plusieurs ouvrages collectifs. Il est lauréat des prix Ortega y Gasset (2016) et Gabriel García Márquez (2018).*

Titre original :
Guerras del interior
© 2018, Joseph Zárate
© 2018, Debate, Penguin Random House Grupo Editorial S. A., Lima, Pérou
© 2019, Penguin Random House Grupo Editorial, S. A. U., Barcelone

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-18700-2
COUVERTURE : © Shawis, 2010. Musuk Nolte

Joseph Zárate

BOIS, OR, PÉTROLE

Les guerres invisibles

ACTES SUD

En mémoire de Lilí Tuanama Núñez, ma grand-mère maternelle, et de Vistoso, une communauté disparue de la jungle péruvienne, dans laquelle elle est née et où elle n'a jamais pu retourner.

À Violeta et Pepe, mes parents, chacun de mes mots.

"Qu'est-ce qui arrive aux grands évènements ? Ils migrent dans l'histoire, mais les petits, qui sont les plus importants pour l'homme ordinaire, disparaissent sans laisser de trace. […] Je me consacre désespérément (de livre en livre) à la même tâche : je mets l'histoire au niveau de l'homme."

Svetlana Alexievitch
Les Cercueils de zinc

BOIS

"La civilisation humaine a réduit la plante, une forme de vie vieille de quatre cents millions d'années, à trois choses : la nourriture, la médecine et le bois. Dans notre obsession insatiable de récolter toujours plus et plus vite, nous avons dévasté des écosystèmes entiers comme aucune catastrophe naturelle ne l'avait fait auparavant au cours des derniers millions d'années."

Hope Jahren
Lab Girl : une histoire de science, d'arbres et d'amour

"La forêt vierge vue du ciel ondulait sous moi, apparemment paisible, mais ce n'était qu'une illusion car la nature n'est jamais paisible en son être intérieur. Elle se défend contre les dompteurs qui veulent la dénaturer et elle les ramène au rang d'animaux domestiques […]."

Werner Herzog
Conquête de l'inutile

"Et bruissent surtout les pas des animaux que tu as été avant d'être un être humain, les pas des pierres et des végétaux et des choses que chaque être humain a été. Et aussi ce que tu as entendu autrefois, tout cela bruisse la nuit dans la jungle."

Cesar Calvo
Les Trois Moitiés d'Ino Moxo et autres sorciers d'Amazonie

Ceux qui ont connu Edwin Chota disent qu'il avait un sourire large, exagéré, contagieux, avec un trou visible à cause d'une dent qui lui manquait sur le devant. Alberto Chota Tenazoa, son père, raconte que deux ans avant que l'aîné de ses six enfants soit tué, Edwin Chota avait perdu cette dent en mangeant un plat de nouilles à la tortue. "Il a mordu un bout de carapace, se remémore le vieil homme, mais il a juste éclaté de rire, jeté sa dent et continué à manger." Le chasseur asháninka Jaime Arévalo, membre de la nation la plus peuplée de la jungle péruvienne, s'est souvenu de cette dent manquante quand il a retrouvé le crâne de son ami. Il avait passé toute une matinée à plonger avec des policiers dans une fosse d'eau boueuse, près de la frontière du Brésil, où une rivière avait emporté le cadavre d'Edwin Chota dévoré par les vautours et les lézards. De cette fosse de sept mètres de profondeur, Arévalo – un quadragénaire de petite taille, bon nageur, aux bras robustes – a sorti un fémur, des côtes, un t-shirt en lambeaux, une botte

en caoutchouc et un bracelet de graines colorées encore accroché à l'os du poignet. C'était la dépouille de l'un de ses quatre compagnons assassinés deux semaines plus tôt dans un ravin des environs. Un détail le lui a confirmé : cette dent qui manquait au crâne.

Malgré ses cinquante-trois ans et son corps maigre comme une branche, Edwin Chota était un agriculteur tenace et un chasseur habile au fusil. Il avait un long nez aquilin, pas l'ombre d'un cheveu blanc et la peau tannée par le soleil. Il imitait le chant du moineau et le rugissement de l'ocelot, jouait plutôt bien au football et dansait sur des *huaynos* de Sósimo Sacramento et des *forró* brésiliens en remuant son corps efflanqué comme une marionnette. Quand Edwin Chota souriait, cette dent perdue, son incisive supérieure droite, était la chose la plus frappante de son visage. Quand il protestait aussi. En tant que chef de l'Alto Tamaya-Saweto, une communauté amazonienne de plus de trente familles, Chota – le seul adulte là-bas à savoir lire et écrire – piquait une colère noire et levait le poing lorsqu'il dénonçait les bûcherons illégaux qui exploitaient les Asháninkas et pillaient la forêt où ils vivent. "C'était le seul moment où il était sérieux, dira Julia Pérez, sa veuve. Le reste du temps, c'était un farceur." Si sourire peut parfois être un geste diplomatique, Chota n'arquait jamais ses lèvres devant un trafiquant de bois.

Pour aller à Pucallpa, la deuxième plus grande ville de la jungle péruvienne, où il était né et avait grandi, Edwin Chota devait faire sept jours de bateau sur les méandres

d'une rivière sinueuse. Il y rendait visite à son père, auquel il apportait du *motelo*, de la tortue à pattes jaunes, à la chair tendre et savoureuse, qui était devenu son plat préféré. La dernière fois qu'ils se sont vus, le jour de la fête des Pères, Chota lui a dit qu'il irait à Lima pour voir si quelqu'un allait enfin écouter ses plaintes. Les menaces de mort devenaient de plus en plus fréquentes. Son père l'a supplié de rester avec lui au lieu de retourner à Saweto.

— Je ne peux pas, lui a-t-il répondu. De toute façon, je n'en sortirai pas vivant.

Deux mois plus tard, le 1er septembre 2014 au matin, des marchands de bois ont assassiné Edwin Chota ainsi que trois autres dirigeants asháninkas – Jorge Ríos, Francisco Pinedo et Leoncio Quintisima – dans la jungle de l'Alto Tamaya, tandis que ces derniers se rendaient à une assemblée du côté brésilien de la frontière pour coordonner la défense de leurs territoires. Une balle de fusil de calibre seize, en principe utilisée pour chasser le gros gibier et le singe des montagnes, a traversé sa poitrine. Une autre a perforé sa tête. Le chasseur Arévalo, qui les avait précédés, a rebroussé chemin en voyant que ses compagnons n'arrivaient pas. Cinq jours plus tard, il a retrouvé les corps dans une fosse, à douze heures de marche de la frontière – là où, revenant ensuite avec des policiers, il ne trouverait plus que des ossements –, et il s'est enfui à toutes jambes vers sa communauté de peur d'être tué à son tour. Les quatre veuves et les enfants des dirigeants assassinés ont fait trois jours de bateau jusqu'à Pucallpa, sans s'arrêter, pour porter plainte. Il n'y a pas de policiers

à Saweto. La radio à deux canaux qu'ils possèdent – leur seul contact avec le monde – fonctionne mal.

La dernière fois qu'Edwin Chota était allé à Lima pour dénoncer les bûcherons qui le menaçaient, il avait appelé son père de quatre-vingt-deux ans de son portable et avait promis de venir le voir. Avant cela, il lui avait laissé une photo en souvenir : on l'y voit debout, à l'une des nombreuses réunions auxquelles il assistait en tant que chef asháninka, le visage grave, vêtu de sa *cushma* – une tunique marron qui descend jusqu'aux chevilles –, le visage peint de lignes rouges au roucou et coiffé de sa couronne de plumes multicolores. "Pour que tu puisses me voir, si un jour il m'arrive quelque chose", a-t-il annoncé à son père avant de lui dire au revoir.

L'homme qui est mort pour la communauté asháninka de Saweto n'a pas toujours été asháninka. Quand on lui a raconté que son père était le chef d'une tribu autochtone, Perla Chota, sa fille aînée, a cru qu'il s'agissait d'une blague. Pour elle, impossible d'imaginer que ce monsieur qui l'avait laissée à neuf ans chez une tante à Lima, ce milieu de terrain vedette du quartier, ce danseur fan des Bee Gees et de John Travolta, ce métis urbain qui ne sortait jamais de chez lui sans une chemise bien repassée et des chaussures reluisantes, portait à présent une tunique, une couronne de plumes et des sandales, et qu'il vivait dans une hutte en bois couverte de feuillage au milieu de la jungle.

Les sœurs d'Edwin Chota étaient aussi surprises qu'elle. Elles vivaient à Ancón, village de pêcheurs et station balnéaire de longue date, sur la côte nord de Lima.

— On n'en revenait pas, dira Sonia Chota, femme au foyer, dans le séjour de sa maison préfabriquée en bois. Mon frère parlait même une langue bizarre.

Aujourd'hui encore, ses proches ne comprennent pas pourquoi Edwin Chota a décidé de défendre un peuple qui n'était pas le sien. Ils racontent que la mort soudaine de sa mère, lorsqu'il avait dix ans, a fait de lui une personne qui s'inquiétait pour les autres. Dans une maison pleine d'enfants mais où l'argent manquait, le futur chef asháninka qui lutterait contre les mafieux de la forêt était un garçon réservé, excellent élève, qui prêtait ses affaires pour gagner la sympathie des gens. Ses frères et ses amis répètent tous la même chose : Edwin Chota aidait les autres pour être aimé.

Les témoignages sur sa jeunesse sont tous fragmentaires. On sait qu'il a terminé ses études secondaires à Pucallpa, qu'il a quitté la ferme de son père – un ouvrier qui forait des puits de pétrole pour une compagnie américaine – et qu'il s'est engagé dans l'armée. Il s'est battu dans l'infanterie de marine lors du conflit qui a opposé le Pérou et l'Équateur au début des années 1980, et il a travaillé à la pose de lignes à haute tension à Iquitos, la capitale de la jungle péruvienne. Ses relations amoureuses faisaient long feu. Lorsqu'il était au front, il a eu une petite amie de la nation huitoto. Puis deux enfants – que la famille Chota ne connaît pas – avec une femme plus âgée, membre d'une

secte israélite. Certains racontent qu'à l'époque Edwin Chota s'était laissé pousser la barbe et qu'il prêchait la Bible. Il s'est séparé d'elle à la fin des années 1980, puis il a eu sa fille Perla avec une femme qui l'a quitté, et il est revenu à Pucallpa, dit-on, pour repartir à zéro.

Elva Risafol, qui devint sa compagne quand il est revenu vivre en ville – avec laquelle il a eu un fils, Edwin, policier dans la brigade antidrogue –, se souvient qu'une amie le lui avait présenté lors d'une fête tropicale : c'était un trentenaire fluet, aux cheveux raides, en chemise bleu ciel, jean et chaussures de ville. Avec une courtoisie solennelle, Edwin l'avait invitée à danser *Sopa de Caracol* et l'avait fait rire avec ses pas de danse – tout cela avait plu à Elva. Ils avaient parlé pendant des heures ce soir-là et, entre deux bières, il lui avait raconté qu'il était électricien, que son ex l'avait abandonné, qu'il avait fait la guerre du Falso Paquisha et qu'il souhaitait retourner un jour dans la jungle, et aider les communautés sans défense.

— Edwin bâtissait des châteaux en Espagne, et on ne vit pas de rêves, dit Elva Risafol, qui s'est séparée de lui en 1997, après cinq années de vie commune. J'étais plus pragmatique. Je le taquinais en lui disant qu'il serait plus heureux s'il vivait avec une native. Je crois qu'il m'a écoutée.

Après leur rupture, Edwin Chota a disparu des radars. Quatre ans plus tard, il faisait encore nuit quand Edgar Chota a entendu frapper à la porte de sa maison-atelier de soudure-stand de nourriture à Pucallpa. C'était Edwin, son frère aîné, qui venait lui rendre visite.

— J'étais si content de le revoir, se souvient-il. On croyait tous qu'il était mort.

Personne ne sait avec certitude ce qu'il a fait pendant ces quatre années. On raconte qu'à la fin des années 1990 Edwin Chota est arrivé seul dans la jungle de l'Alto Tamaya. On raconte aussi qu'il y était parti avec des amis, pour travailler comme journalier dans une ferme ou comme bûcheron, ou comme vendeur de cuir de pécari. On raconte encore qu'il a débarqué là-bas pour oublier ses échecs et qu'il y est resté par amour pour une native. Le fait est qu'au moment où Edwin Chota a foulé ce territoire, la communauté de Saweto – du nom d'une perruche verte aux allures d'ara, mais à la queue plus courte – existait déjà. Au moins à l'état embryonnaire.

Les Asháninkas ont quitté la jungle centrale du Pérou pour la frontière brésilienne au début du XX^e^ siècle, en pleine fièvre du caoutchouc. L'Europe et les États-Unis achetaient alors le latex des arbres par tonnes entières pour fabriquer les chambres à air des automobiles. Les Indiens d'Amazonie le connaissaient depuis longtemps : ils avaient toujours utilisé la sève du *cauchuc* – "l'arbre qui pleure" en langue omagua – pour confectionner des balles et des seringues rudimentaires servant à injecter des narcotiques et des purgatifs. Mais avec l'arrivée dans la jungle des magnats du caoutchouc, des communautés entières seraient réduites en esclavage pour extraire cette matière première qui modernisait, en ce temps-là, le Premier Monde.